

# Antigone de Sophocle, 441 av. J.-C.

## Prologue

Devant le palais royal de Thèbes. L'aube va naître. Antigone sort du gynécée, entraînant sa soeur par la main. Elle semble en proie à une vive émotion.

**Antigone** - Tu es mon sang, ma soeur, Ismène, ma chérie. Tu sais tous les malheurs qu'Œdipe a légués aux siens. Mais en sais-tu un seul que Zeus ne tienne pas à consommer ici de notre vivant même ? Il n'est pas de cha-grin - voire de désastre- il n'est pas de honte, il n'est pas d'affront que je ne voie ainsi porté à notre compte., à nous deux, toi et moi. Aujourd'hui même, qu'est-ce encore que cette défense que le Chef a tout à l'heure proclamée au pays en armes ? En sais-tu quelque chose ? en as-tu perçu un écho ? Ou vraiment ignores-tu que le malheur est en marche, et que ceux qui nous haïssent visent ceux que nous aimons ?

**Ismène** - Mais non, de ceux que nous aimons je n'ai, moi, rien entendu dire, Antigone, rien qui apaise ni avive ma peine, depuis l'heure où, toutes deux nous avons perdu nos deux frères, morts en un seul jour sous un double coup. L'armée d'Argos est partie cette nuit ; je ne sais rien de plus, et rien n'est venu ajouter pour moi ni à ce succès ni à ce désastre.?

**Antigone** - J'en étais sûre, et c'est bien pourquoi je t'ai emmenée au-delà des portes de cette maison : tu dois être seule à m'entendre.

**Ismène** - De quoi s'agit-il donc ? Quelque propos te tourmente, c'est clair.

**Antigone** - Certes ! juges-en. Créon, pour leurs funérailles distingue entre nos deux frères : à l'un il accorde l'honneur d'une tombe, à l'autre il inflige l'affront d'un refus ! pour Étéocle, me dit-on il juge bon de le traiter suivant l'équité et le rite, et il l'a fait ensevelir d'une manière qui lui vaille le respect des ombres sous terre. Mais, pour l'autre, Polynice, le pauvre mort, défense est faite paraît-il, aux citoyens de donner à son cadavre ni tombeau ni lamentation : on le laissera là, sans larmes ni sépulture, proie magnifique offerte aux oiseaux affamés en quête d'un gibier ! Et voilà, m'assure-t-on, ce que le noble Créon nous aurait ainsi défendu, à toi comme à moi, - à moi ! Il viendrait même en personne proclamer ici ex-pressément sa défense, pour ceux qui l'ignorent encore. Ah ! c'est qu'il ne prend pas la chose à la légère : au rebelle il promet la mort, la lapidation sur notre acro-pole. Tu connais les faits : tu vas, je pense, nous montrer sans retard si tu es digne de ton sang, ou si, fille de braves, tu n'as qu'un coeur de lâche.

**Ismène** - Mais malheureuse, si l'affaire en est là, que puis-je, moi ? J'aurai beau faire, je n'y gagnerai rien.

**Antigone** - Vois si tu veux lutter et agir avec moi.

**Ismène** - Hélas ! quelle aventure ! à quoi vas-tu penser ?

**Antigone** - Aideras-tu mes bras à relever le mort ?

**Ismène** - Quoi ! tu songes à l'ensevelir, en dépit de la défense faite à toute la cité ?

**Antigone** - C'est mon frère - et le tien que tu le veuilles ou non. J'entends que nul ne soit en droit de dire que je l'ai trahi.

**Ismène** - Mais malheureuse, si Créon s'y oppose !

**Antigone** - Créon n'a pas à m'écarter des miens.

**Ismène** - Ah ! réfléchis, ma soeur, et songe à notre père. Il a fini odieux, infâme : dénonçant le premier ses crimes, il s'est lui-même et de sa propre main, arraché les deux yeux. Songe à celle qui fut et sa mère et sa femme, qui mérita ce double nom et détruisit sa vie dans le noeud d'un lacet. Songe enfin à nos deux frères, à ces infortunés qu'on vit en un seul jour se massacrer tous deux et s'infliger, sous des coups mutuels, une mort fratri-cide ! Et, aujourd'hui encore où nous restons toutes deux seules, imagine la mort misérable entre toutes dont nous allons périr si, re-belles à la loi, nous passons outre à la sentence, au pouvoir absolu d'un roi. Rends-toi compte d'abord que nous ne sommes que des femmes : la nature ne nous a pas faites pour lutter contre des hommes ; ensuite que nous sommes sou-mises à des maîtres, et dès lors contraintes d'observer leurs ordres - et ceux-là et de plus durs encore... Pour moi, en tout cas, je supplie les morts sous la terre de m'être indulgents, puisqu'en fait je cède à la force ; mais j'entends obéir aux pouvoirs établis. Les gestes vains sont des sotti-ses.

**Antigone** - Sois tranquille, je ne te demande plus rien - et même si tu voulais plus tard agir, je n'aurai pas la moindre joie à te sentir à mes côtés. Sois donc toi, ce qu'il te plaît d'être : j'enterrerai, moi, Polynice et se-rai fière de mourir en agis-sant de telle sorte. C'est ainsi que j'irai reposer près de lui, chère à qui m'est cher, saintement criminelle. Ne dois-je pas plus longtemps plaire à ceux d'en bas qu'à ceux d'ici, puisqu'aussi bien c'est là-bas qu'à jamais je reposerai ? Agis, toi à ta guise, et continue à mépriser tout ce qu'on prise chez les dieux.

**Ismène** - Je ne méprise rien ; je me sens seulement incapable d'agir contre le gré de ma cité.

**Antigone** - Couvre-toi de ce prétexte. Je vais moi, de ce pas sur le frère que j'aime verser la terre d'un tombeau.

**Ismène** - Ah ! malheureuse, que j'ai donc peur pour toi !

**Antigone** - Ne tremble pas pour moi, et assure ta vie à toi.

**Ismène** - Mais du moins je t'en prie, ne t'ouvre à personne de pareil pro-jet. Cache-le bien dans l'ombre ; je t'y aiderai.

**Antigone** - Ah ! crie-le très haut au contraire. Je te détesterai bien plus, si tu te tais et ne le clame pas partout.

**Ismène** - Ton coeur est là qui s'enflamme pour un dessein qui devrait le glacer !

**Antigone** - C'est qu'ainsi je suis bien certaine de plaire à ceux à qui je dois plaire avant tout.

**Ismène** - Si la chose est possible, oui ; mais tu vises à l'impossible.

**Antigone** - Va, continue à raisonner ainsi, et tu auras ma haine, tu auras la haine du mort à jamais attachée à toi - et bien méritée. Va donc, et laisse-nous, moi et ma sottise, courir notre risque. Du moins je n'en cour-rai pas qui puisse me mener à une mort honteuse.

**Ismène** - À ton gré, pars ; mais sache, en partant que tu restes, en dépit de ta fo-lie, justement chère à ceux qui te sont chers.

*Elle sort. Antigone s'éloigne. Le jour est venu. Entre le chœur. Il est composé de douze vieillards encore vigoureux.*

## Parodos

**Le Chœur** - O rayon du plus beau soleil qui ait jamais brillé encore pour notre Thèbes aux sept portes, tu as donc lui enfin, oeil du jour doré ! et à peine t'es-tu montré au-dessus des eaux de Dirce , que le Péloponnésien au bouclier blanc, qui, avec armes et bagages, était déjà sur la route d'une fuite précipitée, a brusquement dès qu'il t'a vu, pressé l'allure de ses chars.

**Le Coryphée** - C'est lui que Polynice, parti pour soutenir ses douteuses chicanes, avait mené à l'attaque déclarée de notre pays. Et lui, poussant des cris aigus, tout pareil à un aigle qui s'abat sur le sol, il avait survolé Thèbes en déployant ses ailes d'une blancheur de neige, avec son cortège d'armes innombrables et de casques à crin de cheval.

**Le Chœur** - Il était là, au-dessus de nos toits, ouvrant tout grand sur no-tre en-ceinte et ses sept portes son bec fait de lances avides de meurtre.

Mais il a dû partir avant que notre sang eût satisfait sa soif, avant que le rempart couronnant notre ville fût devenue la proie des flammes résineuses. Terrible, tout au-tour et au-dessus de lui était soudain monté le tumulte d'Arès. On ne vient pas si aisément à bout d'un adversaire tel que l'est le serpent.

**Le Coryphée** - Zeus a horreur de la jactance qui jaillit d'insolentes bou-ches. Lorsqu'il les a vus venir en torrent, dans l'orgueil bruissant de l'or, il a brandi sa flamme , et, au sommet des parapets, il a frappé celui qui déjà prétendait y entonner un long chant de victoire.

**Le Chœur** - Et, balancé dans les airs, le voilà qui croule au sol, au sol qui sonne sous le choc, le guerrier qui, torche en main, dans son délire fréné-tique, furieuse-ment soufflait sur Thèbes les rafales d'un vent de haine. L'affaire a tourné tout au-trement qu'il ne pensait. D'autres ont à leur tour trouvé chacun son destin, en se brisant contre Arès, puissant renfort de notre ville.

**Le Coryphée** - Les sept chefs désignés pour l'assaut des sept portes - sept contre sept ! - ont laissé dans les mains du Zeus des Victoires leur tribut de bronze mas-sif. Seuls en seront exempts les deux infortunés, issus du même père et de la même mère, qui ont l'un contre l'autre levé leurs lances triomphantes et obtenu part égale du trépas qui les a frappés ensemble.

**Le Chœur** - Oui, mais en revanche, la Victoire au grand nom est venue joyeuse, à l'appel de Thèbes, déesse des chars. Les combats d'hier sont finis, il faut les ou-blier. Dirigeons-nous tour à tour vers tous les temples de nos dieux, en formant des chœurs pour la nuit entière, et qu'à notre tête s'avance Bacchos, ébranlant le sol Thébain sous ses pas.

**Le Coryphée** - Mais voici venir le roi de ce pays, Créon, le fils de Ménécée. Il est le chef nouveau que réclame à cette heure l'État nouveau établi par les dieux. Quel dessein cependant brasse-t-il dans sa tête, pour avoir provoqué ce subit entretien, en envoyant aux vieillards que nous sommes le même ordre de se rendre ici ?

*Du seuil de son palais, Créon s'adresse alors au chœur. Il lui annonce qu'Étéocle sera en-terré comme un héros et Polynice laissé en pâture aux oiseaux.*

---

*Sophocle est, avec Eschyle et Euripide, l'un des trois grands auteurs tragiques de l'Antiquité grecque. Nous disposons de sept pièces sur plus d'une centaine écrites au Ve siècle avant notre ère, à l'époque où le théâtre grec continue de s'inventer dans l'Athènes de Périclès. Sophocle est notamment connu pour ce qui est considéré comme le chef-d'œuvre et l'archétype de la tragédie, Œdipe-Roi.*

---

